

# Écoutons les plaintes des enseignants

► Que stigmatisons-nous ? Le manque d'étude, le manque de mémoire, l'absence d'un suivi parental... Une parole mal ou trop peu maîtrisée, un vocabulaire restreint, un refus de l'effort...

**Philippe ANSELIN**

Directeur de l'Institut Saint-Joseph de Charleroi

Comment maintenir les exigences quand les élèves n'étudient plus, quand, de l'école, ils n'ont à aucun moment fait leur priorité, quand leurs esprits sont constamment sollicités par tant et tant d'informations le plus souvent inintéressantes, voire erronées produites par les médias, la publicité, les jeux électroniques ou encore Internet... Comment les forcer à "être" dans une société de "l'avoir" ? Comment les contraindre tout simplement dans un monde du "laisser-faire", "laisser-passer", "laisser-être" ce qu'on veut quand on veut, où on veut ? Un monde de l'ici, du maintenant, du tout de suite, chantre de la liberté absolue dont la défense à n'importe quel prix des droits individuels se veut garante... Comment faire quand on se trouve seuls à vouloir relever ce défi de la connaissance et de l'effort en l'absence, parfois, de parents, submergés par leur métier, leur carrière, des parents plus soucieux, pour certains, d'avoir que d'être. Des parents qui se retrouvent séparés, débordés ou tout simplement fatigués...

Certainement pas en partant du principe que, si ces élèves retardataires impénitents n'en sont encore qu'à Lille alors qu'ils devraient se trouver à Paris, ça ne doit pas nous empêcher de continuer la route. Car, ainsi que cette métaphore géographique le démontre par l'absurde, vous continuerez le voyage seuls. A tout le moins, il vous faudra aller les rechercher où ils se trouvent pour, ensuite, reprendre, ensemble, le chemin.

Certainement pas en se lamentant tous les jours, chaque jour un peu plus, à moins que l'on ne fasse carrière de ces lamentations. Parce que, à trop se lamenter, on finit par devenir aveugle à ce qui est réellement en jeu, aux capacités que ces élèves ont, en fait, au fond d'eux-mêmes. Parce que, à trop se lamenter, on en oublie que l'on y est soi-même arrivé par le passé, que ce succès, ce petit bout de chemin fait avec certains de nos élèves fut sans doute pour nous un des plus beaux et des plus grands moments de notre vie professionnelle. Le moment d'une promesse tenue, d'une naissance à la connaissance et ses bonheurs, du sentiment furtif, mais tellement plein, d'avoir participé à élever un enfant, de l'avoir fait grandir en corps et en esprit, de l'avoir fait un peu plus homme...

Certainement pas en dénigrant l'école qui n'est que ce que nous décidons qu'elle soit. En regardant avec envie dans la cour

de l'autre pour y voir ces élèves idéalisés qui ne demandent qu'à étudier, travailler, respecter les consignes qu'il faut à peine leur donner, c'est oublier qu'à leur tour, ces autres nous-mêmes dont le métier a du sens regardent la cour d'un autre (ou la vôtre) d'un regard envieux. Certainement pas en se réfugiant derrière la soi-disant inadaptation des programmes. J'entends d'ici monter la plainte : trop légers, meurtriers d'un enseignement traditionnel seul garant de qualité et de sérieux et qui, de plus, a fait ses preuves puisque nous sommes là ! De ces programmes mal écrits, mal balancés, sans âme, sans drill, sans mémoire, sans connaissances pures... De ces programmes qui ressemblent à des inventaires d'inepties cognitivistes, des traités de psychopédagogie, des manuels du développement mental sans

d'un monde extérieur, d'un monde déjà là, d'un monde transmis, d'un monde à modifier ? Avec de tels programmes, nous avons trop souvent l'impression trompeuse que nous ne sommes plus des maîtres qui enseignent, mais plutôt des "gentils accompagnateurs" qui suggèrent quelques activités ludiques. Ces textes qu'on nous impose rendent impossible notre être véritable, il dénature notre essence d'enseignant. Et, pourtant, je persiste à croire que nous ne sommes ce qu'on écrit que lorsque nous l'avons écrit nous-mêmes. Dès lors, l'excuse ou l'alibi des programmes me semble sans valeur. Au-delà du programme, il reste l'interprétation, l'application non mécanique, mais réfléchie. Derrière les mots et les incantations, il y a les valeurs, celles qui balisent le chemin vers cet idéal que nous partageons tous d'un homme toujours plus humain, plus heureux, plus épanoui, bref plus lui-même, d'un monde toujours meilleur, toujours plus harmonieux.

Au-delà des compétences, il y a les connaissances, les savoirs comme autant de clés pour lire, regarder et décrire le monde

ment imposé par une évolution qui, bien souvent nous dépasse, que nous devons nous abandonner à la nostalgie. Il ne faut pas oublier que cette évolution est née du monde qui a été le nôtre lorsque nous étions nous-mêmes élèves, d'un monde existant que nos professeurs ont voulu partager avec nous afin de nous permettre de le modifier, de l'améliorer, de nous l'approprier. Notre mission reste celle-là : transmettre un monde, un savoir, faire acquérir des compétences à partir de connaissances en acte plutôt que passives. Si le latin n'est pas une langue morte, c'est en ce qu'il permet à chacun de mieux maîtriser maintenant la parole, l'écriture bref la mise en forme du monde qui nous entoure.

Chers enseignants, accrochons-nous à ce credo. Enseigner, éduquer, c'est plus qu'un simple métier, c'est une fonction et, surtout, c'est une fonction qui institue, qui initie, qui permet de commencer... Notre travail autorise, jette les bases, rend possible que, demain, des hommes et des femmes de bonne volonté fassent, à leur tour, se réaliser cette promesse d'un renouveau. C'est pour cela que, si notre métier n'est plus, pour certains, le plus beau, il reste le plus important, le seul qui garantisse aux êtres humains l'indépendance, le sens critique, la maîtrise de soi et la reconnaissance des autres.

Aussi, nous ne pouvons baisser les bras, nous résigner pour mieux regretter le temps béni d'avant, l'heureux temps des tables de multiplication, des récitations et des dictées... On n'a pas le droit d'adopter une telle attitude dans un métier comme le nôtre. Les solutions que nous devons construire ensemble sont à chercher au travers des constats de carence que nous posons dans nos conversations de couloirs, de salles des professeurs, mais surtout lors de nos conseils de classe. Écoutons-nous lors de nos plaintes : Que stigmatisons-nous ? Le manque d'étude, le manque de mémoire, l'absence d'un suivi parental... Une parole mal ou trop peu maîtrisée, un vocabulaire restreint, un refus de l'effort... Une mauvaise préparation dans les années précédentes... Un abrutissement provoqué par les médias et plus particulièrement la TV et les jeux vidéos... une assuétude de plus en plus forte à Internet... Un refus de toute forme d'autorité... Un égoïsme exacerbé... Une violence verbale et physique comme unique moyen d'expression des frustrations qu'impose l'école.

A tous ces symptômes d'un mal profond, nous devons réfléchir ensemble en quoi, comment l'école peut apporter un remède. C'est possible : d'autres l'on fait avant nous, mais sans doute faudra-t-il avoir l'audace, le courage de trouver un nouveau modèle pour notre enseignement... ■

CE N'EST PAS PARCE  
QUE NOUS SOMMES  
AMENÉS À DÉSESPÉRER  
DE CERTAINS QUE NOUS  
AVONS LE DROIT  
D'ABDIQUER POUR  
TOUS



■ Parmi les constats de carence : un abrutissement provoqué par les médias et plus particulièrement la TV et les jeux vidéos...

heurts, de ces programmes qui se mordent la queue en voulant apprendre aux élèves à apprendre, mais sans effort et sans véritablement apprendre puisque tout est déjà en eux, vous n'avez qu'à le réveiller... Des programmes où rien ne s'apprend, mais tout se découvre. Avec de tels programmes, comment pouvoir encore enseigner correctement, comment être un professeur dans toute la noblesse de sa fonction et surtout de sa passion ? Comment être un pédagogue promenant son élève le long des rives de la connaissance pour qu'il s'y abreuve, qu'il y découvre une lecture du monde afin de mieux l'appréhender, le comprendre, le transformer; pour qu'il se découvre, en fait, lui-même dans ces confrontations structurantes

qui nous entoure. Les programmes sont à l'image d'une société en mouvement, d'une société qui cherche, qui se cherche. Ils ne sont que les balises, ils sont les garants d'un fond commun minimum assuré à chaque élève de la communauté.

C'est à nous de les faire vivre, de les rendre opérationnels en respectant les exigences minimales. Ce travail nous rend acteurs de notre enseignement, responsables de nos progrès et de ceux affichés par les élèves qui nous sont confiés. Ce n'est pas parce que nous sommes amenés à désespérer de certains que nous avons le droit d'abdiquer pour tous. Ce n'est pas parce que nous ne possédons pas de réponses définitives à tous ces questionnements nés du change-